

**Double-page précédente** › Tempête sur la pointe de Pen-Hir, pointe extrême du Finistère en Bretagne, face à l'Amérique.  
Storm on the Pen-Hir point, extreme peak of the Finistere, Brittany, facing America.

Cet ouvrage est publié avec le soutien de la Fondation d'entreprise La Poste.

La Fondation La Poste met en œuvre un mécénat original et éclectique en faveur de l'expression écrite. Mécène de l'écriture épistolaire, elle soutient l'édition de correspondances et les manifestations qui les mettent en valeur. Elle s'engage également en faveur de ceux qui sont exclus de la pratique, de la maîtrise et du plaisir de l'écriture. Enfin, elle favorise l'écriture novatrice : elle dote des prix qui la récompensent, elle encourage les jeunes talents qui associent texte et musique et elle explore l'écriture électronique à l'image de sa revue FloriLettres, diffusée par mail et en consultation sur le site Internet de la Fondation.

<http://www.fondationlaposte.org>



Ouvrage publié avec le soutien de la Région Bretagne.



Les textes et illustrations de cet ouvrage sont protégés.  
Toute reproduction ou représentation, totale ou partielle, par quelque procédé sans autorisation expresse de l'éditeur est interdite et constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle.



LOCUS-SOLUS.FR

# Sad paradise

La dernière route de **Jack Kerouac**

De l'amitié littéraire au voyage photographique

Photographies

**René Tanguy**

Lettres

**Jack Kerouac & Youenn Gwernig**

Précédés de « Et on sera les rois » et « Fantômes »

**Jean-luc Germain**

Traductions et notes

**Annaig Baillard-Gwernig**

LOCUS  
SOLUS

**ON THE ROAD**

AR AN MBÓCAR  
WAR AN HENT  
AR Y FFORDD

## « Et on sera les *rois* »

L'histoire qui court entre les pages suivantes a commencé le 14 mars 1966, lorsque Youenn Gwernig écrit à Jack Kerouac : « Cher monsieur et “compatriote”. Quand je suis arrivé dans ce pays, j’ai acheté un de vos livres *Sur la route*, juste parce que votre nom me rappelait le nom d’un lieu-dit, Kerouac’h, près de ma ville natale qui n’est pas loin de Quimper... »

Elle se termine trois ans et demi plus tard, le 21 octobre 1969, quand Kerouac casse sa pipe d’avoir trop tiré sur le tuyau de la vie. L’épilogue épistolaire a eu lieu l’été précédent, l’Américain ayant adressé à son correspondant finistérien une dernière carte lapidaire qui dit : « Cher Breton, J’espère que tu m’as désormais pardonné, espèce de gros tas de pierres ». La fermeture de la parenthèse est signée Ti Jean Kerouac, dont on ne sait s’il a jamais lu la réponse magnifique, datée du 19 septembre 1969, que rédigea l’ami Youenn, de retour aux sources après avoir quitté la Babylone de la baie d’Hudson.

S’il l’a vue, elle lui a certainement fait mal et aussi beaucoup de bien. « Je ne veux plus écrire, écrire c’est de la merde, de la grosse merde, je veux marcher dans la forêt et asseoir mon cul au lever du soleil, au milieu, au beau milieu de la route, et regarder le soleil se lever et lui rire au nez, et rentrer à la maison quand j’ai envie avec un grand sac de champignons, et les cuire comme tout le monde les aime », s’enthousiasme Youenn Gwernig. L’invitation à le rejoindre se transforme involontairement en épitaphe anticipée, adressée à celui qui avait toujours cherché, sans jamais recoller les délires et les rêves, à faire rimer Amérique et Armorique. La lettre de plein vent se poursuit et, quelques lignes plus loin, le couteau fouille un peu plus la plaie de celui qui se débat avec ses démons, l’alcool, l’épuisement qui gagne : « Tous les matins, je grimpe le Menez Mikael, le point culminant de la Bretagne, à vingt minutes d’ici (en voiture), juste pour regarder le soleil se lever, et parfois je peux apercevoir l’océan Atlantique et la Manche, et je regarde le soleil se lever sur mon pays. Il n’y a personne autour, ni maisons, que des ajoncs et de la bruyère, et un vent formidable. »

Et un vent formidable... En décachetant cette lettre, osons le croire, Kerouac a dû se marrer. Peut-être même que cette vision offerte en présent par son pote qui connaissait la valeur de ces mots de fougère, de granit et de terre natale, a apaisé l’errant en bout de course, flottant dans un de ces costumes de légende que l’Amérique taille toujours trop

grand. Salut Youenn, tu la tiens la vérité, surtout ne la lâche plus.

Laissons les suppositions et les fantasmes pour revenir à une certitude.

Même s’il est venu jusqu’à la pointe extrême de ses origines en effectuant ce voyage vers Brest qu’il raconte en 1966 dans *Satori à Paris*, Jack Kerouac n’a jamais approché de plus près ses racines et sa Bretagne qu’au contact du colosse Gwernig.

Vu de notre côté du mythe, être l’ami, l’intime de l’auteur de *Sur la route*, est quelque chose d’énorme, d’incroyable. Mais pour l’écrivain, qui sait si, dans ces années d’agonie, de solitude, de détresse, l’amitié rassurante du « plus grand poète breton vivant : 1, 92 m », qui confesse dès sa première missive « une petite faiblesse pour les alcools forts » ne fut pas l’une des dernières offrandes de l’existence ? Il le lui avoue d’ailleurs de manière émouvante, le 19 juillet 1967 : « Tu me manques vraiment. Je crois que tu es le seul homme que je connaisse aujourd’hui dont la conversation et la présence sont un cadeau. »

Sous cet angle-là, c’est alors un curieux personnage qui naît au fil de cette correspondance de 25 lettres et deux petits mots. Fait d’un morceau de Breizh, qui voulait se mesurer aux grands espaces en venant vivre à New York, et d’un gros bloc d’America, que les monts d’Arrée obsédaient, baptisons-le Kernig ou Gwerouac, farfadet imaginaire soulignant la fusion et l’abandon de soi qui réunissait ces deux frères d’esprit. Un cousinage résumé par l’incantatoire « et on sera les rois de la Bretagne », une de ces envolées lyriques chères à Gwernig.

Comme le dit très justement le photographe René Tanguy, qui a donné l’impulsion de ce livre : « Ce qui, à mon sens, caractérise le mieux cette beat generation, c’est la liberté, l’individualisme, mais surtout l’amitié, comme philosophie, comme idéologie. » Dès lors, la relation entre les deux hommes, faite de courtes rencontres, de beuveries, de délires, mais aussi de beaucoup d’absence, de rendez-vous manqués et de rêves qui ne se réaliseront jamais - dont un retour souhaité de l’écrivain en pays d’Huelgoat – a pour Jack Kerouac des allures de crépuscule de l’amitié.

Une amitié sincère dans laquelle l’écrivain, indomptable zèbre aux prises avec des problèmes d’argent, de femmes, d’inspiration, se livre en toute honnêteté.

Leurs échanges fourmillent d’informations précieuses.

Sur ses recherches généalogiques concernant ses ancêtres.

Sur leur complicité : « Mèmère va bien et toutes les fois qu’elle pense à toi, elle rit ! Ma mère t’aime et attend tes visites avec plaisir. »

Sur son désir de venir en Bretagne : « Ce que je veux maintenant c’est que tu me trouves une belle auberge au bord de la mer dans le Finistère, où je pourrais enfin écrire à minuit le deuxième tome de *La Mer*. »

Sur ses cruelles difficultés financières : « J’ai du mal avec cette machine à écrire, je n’ai même pas un sou pour en acheter une neuve. Celle-ci est d’occasion, comme d’habitude. C’est tout de même drôle de la part d’un auteur américain qui a écrit 17 livres, publiés dans 42 pays et en 17 putains de langues différentes, et dont le nom est un mot de passe à Varsovie, Moscou et Trifouillis-la-Merde en Illinois. Ça pue. »

Et puis, sans prévenir, au détour de ces échanges jamais anodins, notamment lorsqu’ils évoquent la banalité du quotidien, il nous gratifie du récit halluciné de son voyage en Europe. Fulgurant, puissant, délirant, se dessine un pur moment de littérature, l’épicentre de cet embryonnaire petit roman épistolaire de la fraternité masculine. Comme dans *Satori*, Jack Kerouac semble regarder le monde à travers le fond d’un verre. L’haleine est chargée, le pas chancelant, mais que le regard de « Jean-Louis la Merde », comme il se nomme parfois, est vif.

À cette picaresque aventure érotico-éthylque, narrée dans la plus longue lettre de Kerouac, répond par antithèse le texte le plus bref : celui du panonceau qui, sur la porte, attend Gwernig lorsqu’il vient pour la première fois rencontrer son futur ami à Lowell. Il est écrit, en français : « Youenn. Je suis allez te téléphoner. Attends une minute. » Attendre une minute pour rencontrer celui qui a changé la face de l’Amérique. Pourquoi pas une éternité ? Que de promesses derrière cette porte encore fermée sur tous les possibles. D’ici peu les mots, à l’étroit dans les premières lettres échangées, vont devenir chair, poignées de main, sourires, accolade. La première rasade n’est pas bien loin. Mais le voilà qui arrive, plus vivant que jamais. Tournons les pages...

**J.-L. G.**

**Double-page précédente** › *On the road*, roman célèbre de Jack Kerouac, édition originale achetée par Youenn Gwernig en 1959 à New-York. Il y a ajouté la traduction du titre en breton, gaélique et celte. *On the road*, famous novel by Jack Kerouac, original version bought by Youenn Gwernig in 1959 in New York. He added the title translation in breton gaelic and celt.

## Fantômes

*Étranger provisoire* égaré sur *Le chemin de cécité* - splendide éloquence autobiographique des titres de ses précédentes péripéties photographiques - René Tanguy rebat ici les cartes du voyage.

Au carrefour des chemins, indécis et déterminé, il invente une déambulation où s'entremêlent tribulations réelles, mesurables et tangibles, et cheminements intérieurs, dont le déroulement s'égaré parfois dans les replis secrets de l'être et les coins sombres de la mémoire.

L'impasse y côtoie la ligne de fuite, le spectre est cousin du fantôme.

Fils d'un humble Ulysse des temps modernes, dont les absences chroniques ont engendré une figure presque légendaire, que des images floues et fugitives enregistrent à peine, père d'un garçon rêveur et d'un « viltansou », déjà parti à la recherche d'un monde sans visa, René Tanguy était fait pour se lancer *Sur la route*. Fait pour répondre à ce livre, dont le nom claque comme une injonction. Fait pour aller vérifier sur pièces que la philosophie de l'amitié et le puissant goût de liberté chantés par Jack Kerouac, ne sont pas de vains mots. La promesse a été tenue.

Elle a même pris une force supplémentaire lorsqu'Hervé Quéméner, auteur d'un livre sur Kerouac, le mena en 1999 sur la piste de Youenn Gwernig, à Locmaria-Berrien. Un hasard sorcier reliait soudain Armorique et Amérique, Autrefois et Aujourd'hui. Cette rencontre décisive a ouvert la voie qui mène à ce livre...

Sans ces deux guides, René Tanguy se serait-il autant interrogé sur son propre déracinement, qui lui fait dire aujourd'hui « avoir toujours vécu comme une chance le fait d'être de nulle part ». Cette « partance » viscérale, ce désir irrépressible d'être ailleurs, inoculés dès l'enfance, bousculent depuis toujours sa vie et ses images. Tout n'y est pas certain, rien n'est arrêté, l'horizon se fait la belle et le flou existentiel l'emporte souvent sur le point d'ancrage. La « possibilité du voyage » est probablement la clé qui entrouvre le coffre de ce globe-trotter, dont les déambulations muettes et immobiles ne sont pas les moins passionnantes.

Le voyage, la littérature, l'amitié, la figure mythique d'un ange déchu ont été, on l'aura compris, des détonateurs déterminants.

Il restait cependant à trouver le sentier qui mène à la Photographie. C'est d'abord une image belle comme une

fable : celle d'un Kerouac sur le départ, heureux de vivre, heureux de survivre une fois encore à la nuit, la mèche rebelle, la chemise sombre surlignant le tricot immaculé, un rayon de sourire sur le visage. On ne sait ce que contient sa valise, mais elle est bourrée à craquer de liberté. Ce matin-là, le gars de Lowell a emporté tous les possibles dans son sillage. Malheur à celui qui essaiera de lui piquer son rêve. Et face à lui, l'œil lumineux de tendresse, de compréhension et d'amitié pour ce magicien qui fait tourner les tables de la littérature, un homme cueille cet instant de grâce.

Il est Suisse et s'appelle Robert Frank. « Je ne pensais pas qu'on pouvait prendre en photo des choses que les mots décriraient beaucoup moins bien, dans leur intégrale splendeur de visible », disait l'écrivain à propos de l'auteur du définitif *Les Américains*.

La carte sensible est maintenant presque dessinée, les compagnons de route choisis, les esprits convoqués. La quête sans but, la seule qui ait du sens, peut commencer.

« Le vrai titre du livre de Kerouac c'était *Sur le chemin* et il me semble que c'est la meilleure des indications. Comme les personnages du roman, je ne vais nulle part, faisant des photos qui ne servent à rien, engagé sur la trace de fantômes et ne trouvant finalement que mes propres empreintes, celles que je suis en train de fabriquer », raconte le photographe brestois. Orpailleur fétichiste, traquant les miettes de destinée de Youenn et Jack, ses deux « grands frères » éclairés, sur la rivière Merrimack au Canada, à New York ou au fond des Monts d'Arrée, il s'est découvert archéologue de son identité, écrivant sa propre fiction.

Une dimension essentielle reste encore à évoquer pour comprendre le rythme, le « beat » interne des mots mêlés à toutes ces images de solitude et d'effondrement. Ce livre de photographie est à écouter comme on regarde ce « lâcher prise » qui emporte parfois les musiciens : « une trame, trois accords, on y va, et c'est parti ».

Un unisson à la fragilité revendiquée y associe l'énergie géniale de Jack Kerouac, la fidélité de Youenn Gwernig et l'hommage, hanté et reconnaissant, que leur rend René Tanguy, dans un chant visuel où le passé décomposé et l'oubli omniprésent, improvisent des instantanés d'amitié. On peut aussi y voir un état de la grâce primitive d'un monde volontairement indéfini, cueilli juste avant son effacement imminent.

**J.-L. G.**

## « And we'll be *kings* »

The story of the following pages started on March 14, 1966, when Youenn Gwernig wrote to Jack Kerouac : « Dear sir and "compatriot". When I first came in this country, I bought one of your books, *On the road*, just because your name reminded me of the name of a hamlet, Kerouac'h, near my hometown not far from Quimper... »

It ends up three and a half years later, on October 21st, 1969, when Kerouac pushed up the daisies for picking too much flowers of life. The epistolary epilog happened on the previous summer, when the American sent his Finisterian correspondent one last and concise card saying : « Dear Breton, I hope you've forgiven me by now, you big heap of stones. » The closing parenthesis is signed Ti Jean Kerouac, who we never know if he read the beautiful answer, dated September 19, 1969, from his friend Youenn, back to the basics after leaving Babylon, in the Hudson bay.

If he read it, it certainly hurt him and also did him good. « I don't want to write anymore, writing is shit bull shit, I want to walk in the forest and sit my ass at sunrise in the middle, right on the middle of the roads and look at the sun rising and laugh at his face and come back home when I feel like with a bagfull of mushrooms and cook'em the way everyone loves it », says Youenn Gwernig, very enthusiastically. The invitation to join him becomes unwillingly an anticipated epitaph, to the one who always wanted, without picking up the deliriums and the dreams, to rhyme America and Armorica. The letter goes on and, few lines further, salt is rubbed even more in the wound of the one fighting his demons, alcohol, exhaustion : « Every morning, I climb the Menez Mikael, the highest point in Brittany only twenty minutes from here (by car) just to watch the sun rising, and sometimes I can see the Atlantic Ocean and the Channel and I watch the sun rising over my country and there is nobody around no houses nothing but furze heather and a terrific wind. »

And a great wind... When opening this letter, Kerouac must have laugh. Maybe this vision, offered as a gift by his mate who knew the value of the words fern, granite and native land, healed the wandering one, floating in one of these legendary suits America always oversizes. Hi Youenn, you're holding the truth, don't let it go.

Let's leave suppositions and fantasies and come back to a certainty.

Although he came to the extreme peak of his origins by travelling to Brest, as he recounts in 1966 in *Satori in Paris*,

Jack Kerouac was never closer to his roots and to his Brittany than when he met Gwernig, the colossus.

As seen from our side of the myth, being the friend, a close one, of Kerouac is something huge, unbelievable. But for the writer, who knows whether, in these years of agony, loneliness and distress, the comforting friendship of the « biggest Breton poet alive : 6 feet, 4 inches », who admits in his first letter « a weakness for strong liquors », wasn't one of the last offerings of the existence ? He confesses that to Gwernig in a moving way on July 19, 1967 : « I really miss you. I think you are the only man I know today whose conversation and presence I prize, at last. »

From this perspective, a strange character emerges along this 25 letters and 2 little notes correspondence. Made of a piece of Breizh, willing to stack up against the great outdoors by living in New York, and a big block of America, obsessed with the Monts d'Arrée – let's call it Kernig or Gwerouac – an imaginary leprechaun highlighting the fusion and self-abnegation that united these two spirit brothers. A cousinhood summed up by the incantation « and we'll be kings of Brittany », one of these flights of poetry so loved by Gwernig.

Like the photograph René Tanguy quite rightly said, and that's what gave the impulse for this book to happen : « What, in my opinion, describes this beat generation in the best way is freedom, individualism, but mostly, friendship, as a philosophy, as an ideology. » From then on, the relationship between the two men, made of small meetings, drinking, deliriums, but also a lot of absence, missed appointments and dreams that would never come true — like this ideal come back in Huelgoat for the author — looks like a friendship's twilight for Jack Kerouac.

A genuine friendship in which the writer, indomitable zebra facing money problems, women's, inspiration's, confesses in true honesty.

Their discussions are full with precious informations.

On his genealogical research concerning his ancestors.

On their complicity : « Mémère is okay and every time she thinks about you, she laughs ! My mother loves you and looks forward for you to come. »

On his desire to come in Brittany : « What I really want at this moment is for you to show me an inn by the sea at Finistere where I can finally write Sea part two the Atlantic at Finistere, at midnight. »

On his cruel financial difficulties : « I can't work this typewriter too well, I haven't even got money to buy a new one. It's a used one, as usual. This is a very funny commentary about an american writer which 17 books most of them published in 42 countries and in 17 different fucking languages. With his name a byword in Warsaw, Moscow and Shitsville, Illinois. It's fishy. »

And then, without a warning, through these never innocent exchanges, particularly when they talk about the commonness of the day-to-day life, he presents us the mind-blowing tale of his trip in Europe. Exploding, powerful, delirious, a pure literature momentum is described, the epicenter of this embryonic little epistolary novel about brotherhood. Like in *Satori*, Jack Kerouac seems to look at the world through the bottom of a glass. His breath is heavy, his steps are unsteady, but the glance of « Jean-Louis la Merde », as he sometimes calls himself, is vivid.

This picaresque erotico-alcoholic adventure, related in the longest letter from Kerouac ever, is being answered by the shortest text, by contrast : the text of this board, waiting for Gwernig on the door, when he first came to meet his soon-to-be friend in Lowell. It says, in French : « Youenn, I left to call you. Wait a minute. » Wait a minute to meet the man who changed the face of America. Why not wait for eternity ? All these promises behind this door still closed on all these possibilities. Soon, the words, all tight in the first letters, will become physical, handshakes, smiles, hugs. The first round is near. But here he comes, more alive than ever. Let's turn the pages...

**J.-L. G.**

## Ghosts

*Temporary foreigner* lost on *The Blindness path* — splendid autobiographic eloquence of the titles of his previous photographic adventures — René Tanguy starts a brand new journey.

At a road junction, undecided and decisive, he makes a wandering up in which true tribulations, measurable and real, and inner journeys, whose progress misleads now and then in the secret folds of the being and the darkest corners of the memory intertwine.

The dead end runs alongside the leakage path, the phantom is the ghost's cousin.

Son of a humble Ulysse of the modern times, whose chronic absences created an almost legendary figure that blurred and fugitives pictures barely catch, father of a dreamy boy and of a « viltansou », already looking for a visa-free world, René Tanguy was born to go for an *On the road* adventure. Born to answer to this book, whose title feels like an order. Born to prove that the friendship philosophy and the powerful taste of freedom praised by Jack Kerouac are not vain words. The promise was kept.

It even got an additional strength when Hervé Quéméner, the author of a book about Kerouac, lead on 1999 on the path of Youenn Gwernig in Locmaria-Berrien. A strange coincidence suddenly connected Armorica and America, Formerly and Nowadays. This decisive meeting lead directly to this book.

Without these two guides, would have René Tanguy asked himself about his own uprootedness, getting him to say that he « lived as a chance the fact that he came from nowhere » ? This deep « outgoing » feeling, this unstoppable urge to be anywhere else, active since childhood, has always jostled his life and images. Everything is not for granted, nothing is stopped, the skyline is escaping and the existential fuzziness often wins over the anchor point. The « travelling opportunity » is probably the key that opens the globe-trotter's chest, whose silent and motionless wanderings are not the less interesting ones.

Journey, literature, friendship, the mythical figure of a fallen angel have been, as we will see, essential factors.

However, the path leading to photography had still to be

found. First, it is a picture, beautiful as a tale : the tale of a Kerouac ready to leave, happy to live, happy to survive the night once again, with flyaway hair, a dark shirt over a spotless undershirt, a little smile on the face. We don't know what's in his suitcase, but it's full to bursting with freedom. On this particular morning, the Lowell fellow took every possibilities in his trail. Woe to him who will try to steal his dream away. Facing him, the eye bright with tenderness, understanding and friendship for this wizard who knocks over all the literary codes, a man catches this moment of grace.

He is Swiss and is called Robert Frank. « I never thought [something] could be caught on film much less described in its beautiful visual entirety in words », said Kerouac about the author of *The Americans*.

The sensitive map is almost drawn, the traveling companions are chosen, the spirits summoned. The aimless pursuit, the only one that really makes sense, can begin. « The real title of Kerouac's book was *On the path* and, to me, it's the best indication. Like the characters, I going nowhere, taking useless pictures, active on ghosts' track and only finding my own footprints, the ones I'm actually creating », says the photograph from Brest. Gold panner fetishist, tracking down Youenn's and Jack's destiny's crumbs down, his two scout « big brothers », on the Merrimack river in Canada, in New York or in the deepest of the Monts d'Arrée, he found himself archeologist of his own destiny, writing his own fiction.

An important side is still to be talked about to understand the rhythm, the intern « beat » of words blended to theses pictures of loneliness and collapse. This photography book is meant to be listened the way we witness this « letting go » that carries away musicians sometimes : « A frame, three musical chords and let's go. »

A unison — with a claimed fragility — associates the magnificent energy of Jack Kerouac, the loyalty of Youenn Gwernig and the tribute, haunted and grateful, that René Tanguy pays to them, in a visual song in which a disruptive past and an omnipresent oblivion are improvising friendship snapshots. The situation of the primitive grace of a world, willingly undefined, picked up right before its upcoming erasure, is also to be seen.

**J.-L. G.**

## Le nouveau monde

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'ancêtre de Jack Kerouac quitte la Bretagne, comme de nombreux migrants bretons, pour tenter sa chance de l'autre côté de l'Atlantique et croire en une meilleure vie en Amérique. Il aborde sa nouvelle destination – la Nouvelle France – par la rive sud du Saint-Laurent. Là, autour de Rivière-du-Loup, cap Saint-Ignace, Rimouski ou encore Kamouraska, il développe ses activités de coureur des bois et de négociant en peaux auprès des Amérindiens. Les émigrants armoricains se dispersent le long du fleuve entre la Gaspésie et le Québec, s'installent agriculteurs et pratiquent la pêche et la chasse. Ils parlent le « joul » et rejoignent le peuple des « Canuck », familles aux origines canadiennes françaises.

### The new world

In the early XVIII<sup>th</sup> century, Jack Kerouac's ancestor left Brittany, like many Breton emigrants, to try his fate across the Atlantic, believing in a better life in America. He landed in New France by the south shore of the St. Laurent. There, near by Rivière-du-Loup, Cape St. Ignace, Rimouski or Kamouraska, he developed an activity of trapper and fur trader with Native-Americans. The Armorican emigrants scattered along the river between Gaspésie and Quebec, and became farmers, fishermen and hunters. They spoke « joul » and joined the Canuck people, French Canadian families.

**Page 19** › Reproduction de la carte d'identité du jeune Kerouac dans une vitrine de Merrimack Street à Lowell, Massachusetts, sa ville natale. [ID reproduction of the young Kerouac in a shop window in Merrimack Street, Lowell \(Mass.\), his hometown.](#)

**Pages 20-21** › Vol d'oies sauvages, près de Trois-Rivières, Québec. [Wild geese flying nearby Trois-Rivières, Québec.](#)

**Page 22-23** › Bateaux sur le fleuve St Laurent au siècle dernier, à Rivière-du-Loup, berceau de la famille Kerouac au Québec (musée du bas St Laurent). [Boats on the St Lawrence river in the past century, in Rivière-du-Loup, birthplace of the Kerouac family in Québec \(Lower Saint-Lawrence\).](#)

**Page 27** › Le port de Montréal, Québec, sur le St Laurent gelé. [Montreal's harbor, Québec, on the frozen St Lawrence river.](#)

**Page 30-31** › Chutes d'eau gelées à Rivière-du-Loup, au Québec. [Frozen waterfalls in Rivière-du-Loup, Québec.](#)

**Page 34-35** › Transcanadienne l'hiver à hauteur de Kamouraska, où est enterré l'ancêtre de Jack Kerouac. [Trans-Canada by winter next to Kamouraska where Jack Kerouac's ancestor is buried.](#)

**Page 36-37** › Pont sur la route des USA en quittant le Québec. [Bridge on the US road, leaving Québec.](#)







Il me fallut monter la plus sombre histoire d'un cousin mort loin des siens dans les forêts du Massachusetts pour me libérer de la mine de sel ce vendredi matin et grimper sur l'Oiseau Jaune en compagnie d'ecclésiastiques et autres businessmen à serviettes de cuir pour atterrir sur la piste de Hyannis, Mass. et marcher des kilomètres pour raison d'économie et me trouver devant une petite maison genre ouvrier ~~américain~~ qualifié et crier le mot de passe : Kadoudal ! devant la porte verrouillée et rencontrer enfin ce Breton trapu taille en rugbyman et pas hippy du tout ni même beatnik, pas d'uniforme quoi, non, plutôt ouvrier qualifié comme la petite maison l'indiquait, mais tout de même capable d'être semi-clochard en fin de semaine, ce qui était le cas en l'occurrence et comme je n'avais pas encore trouvé l'occasion de mettre ma gueule à jour je sentis de suite qu'il y avait du whisky dans l'air, un parfum que l'on décelait aussitôt chez son prochain lorsque l'on a pris soi-même pour tout viatique depuis le matin qu'un sandwich jambon-fromage plus un cornichon arrosé d'un café noir dans une tasse en carton.

Tout cette prétendue histoire donc d'un prétendu cousin mort après quarante années de dur labeur dans les forêts du Massachusetts alors qu'il s'appretait à prendre une retraite méritée pour revenir à Quiscriff faire sa propre eau-de-vie et cracher en sa propre langue, ~~pour~~ <sup>ET</sup> rencontrer enfin son frère qui nous avait ~~quitté~~ <sup>PRIS</sup> voici bien longtemps pour rejoindre les troupes de Monsieur de Montcalm qui partaient vers le nouveau monde pour tenter de conquérir quelques arpents de neige pour le compte du roi de France, qui vivait à cette époque, on doit le dire en assez bons termes avec son gracieux voisin le Duc de Bretagne.

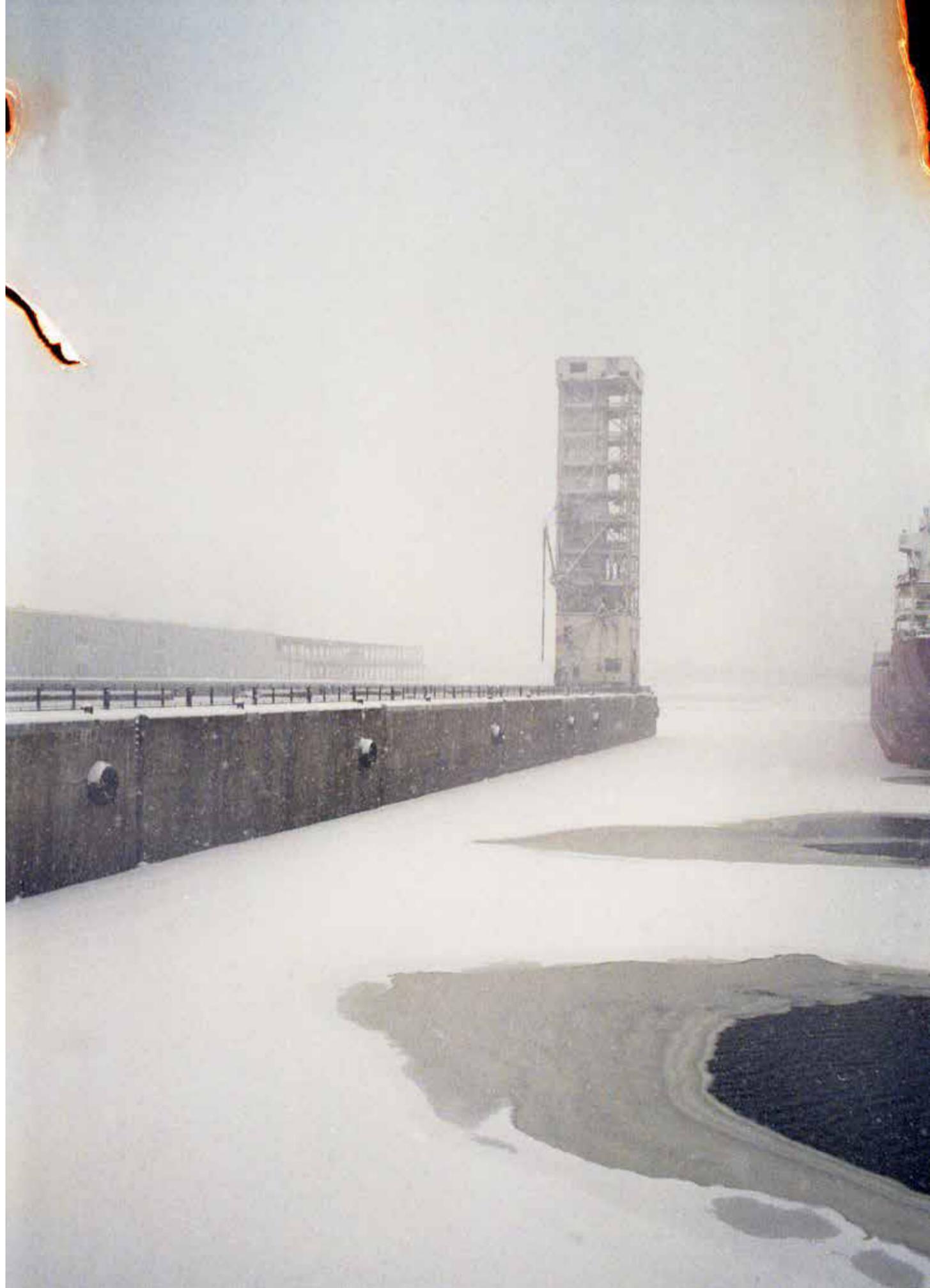
Évidemment, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre et bûmes suffisamment d'eau de feu pour nous faire partir dans une danse sauvage autour du teepee de mon frère en lâchant par intermittence le cri de guerre des Iroquois, ce qui alarma fort une Fille de la Révolution d'un certain âge et nous valut une explication avec les agents de service dans le quartier, je ne dis pas les forces de l'ordre car cela ne s'applique apparemment qu'en France, il existait des pays où l'on ne se sent aucun complexe de culpabilité devant un agent de police, il est vrai que dans ces pays toute personne est présumée innocente tant qu'on ne l'a pas reconnue coupable, notre cas bien sûr était le flagrant délit mais comme il n'était que seize heures trente et qu'aucun meurtre n'avait été constaté, les agents nous souhaitèrent une bonne soirée tout en nous conseillant de crier un peu moins fort. Mon frère m'assura que la Fille de la Révolution, la voisine aux oreilles délicates possédait une perruque et qu'elle devait maintenant l'avoir tout de travers ce qui nous décida d'un coup à partir sur le sentier de la guerre, des fois qu'on pourrait collectionner d'autres scalps... Nous marchâmes longtemps, parlant d'un tas de choses qui ne pouvaient intéresser personne puisqu'il s'agissait précisément

de tout le monde. Et alors ce bar où l'on s'est mis à jouer au billard. C'est là que l'on fait un vendredi soir et l'on a flanqué une piquette aux gars du quartier et après quand mon frère a voulu parler d'autre chose on s'est fait très mal voir et pourtant il ne parlait que d'eux-mêmes et de nous et de tout le monde sans malice et très chouette et vrai. Il n'y a eu qu'un seul gars qui a marché, son ancêtre était chef de tribu son grand-père était esclave dans le sud son père s'était assez mal tiré d'affaire à Harlem, New York City, mais lui-même était taxi à Hyannis et n'en voulait à personne. Je lui ai demandé s'il voulait bien nous emmener jusqu'à la mer et nous avons rencontré l'Atlantique sous la pleine lune et je crois bien que le Prince d'Afrique nous avait bien compris car il a plongé avec nous dans l'océan et nous avons nagé vers le large et c'est là que nous y avons mordu à pleines dents et l'avons ramené sur la plage le sable pour qu'elle y pourrisse au soleil en espérant qu'elle pue assez pour attirer l'attention des joueurs de billards de la Nouvelle Angleterre.

Voilà le récit des premiers moments de ma rencontre avec mon frère, Jean-Louis Le Bris De Kerouac. Bien sûr, j'ai beaucoup d'autres choses à raconter, je le ferai sans doute un jour. Mais comme je n'aime réellement écrire qu'en breton ça fera doute passériste, voire autonomiste ou même nationaliste, certainement PLOUK de toutes façons pour l'intelligentsia du "Renouveau Breton".

Il est vrai que ceux-là on les "emmarde", comme aurait dit mon frère.

YUENN GWERNIG



YOUENN GUERNIC  
2386 Ryer Avenue  
Bronx, New York 10458

youenn Guernic  
Breton Poet

M. Jean-Louis Le Bois De Kerouac  
c/o Evergreen Review  
80 University Place  
New York, N.Y. 10003

Dear Li and Countrymen:

When I first came in this country I bought one of your books (On The Road) just because your name reminded me of the name of a hamlet, Kerouac'h, near my home town not far from Guimpeur in Cornouailles. After that first experience I have kept buying - and reading - your books for different other reasons - But I have been reading your "L'Atari in Paris" on the two late issues of Evergreen with a particular interest.

I am the Biggest Breton Poet alive: 6 feet, 4 inches; write almost exclusively in Breton, write sometimes in French just for fun, have like any other true Breton a weakness for strong liquor (quelque chose qui gratte pendant sa descent) and wonder what the hell I am doing since forty bordel newyorkais - that for introducing myself -

What about having a couple of drinks together on your next passage in New York? Where can we meet?

Amities et meilleurs sentiments Bretons

Youenn Guernic

Jack Kerouac  
c/o Lord  
75 East 55 St  
New York 22, N.Y.



THIS SIDE OF CARD IS FOR ADDRESS

Mr. Youenn Guernic

2386 Ryer Ave.

Bronx, New York 10458

N.Y.

Dear Youenn Countryman:

Yes, when I get to N.Y. City I'd really like to see you... I wish I'd gone to "Kerouac'h" before writing the book but I plan to revisit Brittany with a friend and a car and really see it next time.

I ought to be in N.Y. in a few months. Drop me a line care of my agent (Lord), and he forwards; I'm now visiting Massachusetts.

"Les poissons de la mer  
parlent Breton"

---Ferlinghetti

Send poems. There was Pierre LeMaire in Paris, a Breton poet, know him? Surrealiste. A plus tard

Jack Kerouac







